

A photograph of a man's torso and arms, holding a large white egg. A fire is burning on top of the egg, with flames extending upwards. The background is a plain, light-colored wall.

FEU NOIR
/ FOGO PRETO
Rodrigo Braga

VERNISSAGE

Jeudi 24 avril,
à partir de 18h30

EXPOSITION

24 avril - 13 juillet

SALON /H

SALONH.FR
@GALERIESALONH2

6/8 RUE DE SAVOIE, 75006 PARIS
Du mercredi au samedi de 14h30 à 19h

+33 (0)6 80 17 65 47



FEU NOIR / FOGO PRETO

Représentant incontournable du Brésil en France, l'artiste Rodrigo Braga revient après son exposition au MuseumsQuartier de Vienne, pour un troisième solo show au Salon H. En jouant des métaphores du feu, Braga met en scène les incendies ravageant les forêts brésiliennes afin d'illustrer l'urgence des défis politiques et socio-environnementaux contemporains.

L'installation immersive qu'il propose, réunit photographies, peintures sur tissus, sculptures et dessins et utilise notamment des matériaux archaïques comme le charbon végétal ou l'argile. Elle rend hommage à l'artiste militant Frans Krajcberg, en établissant un dialogue direct avec les clichés de la série « Queimadas » réalisés entre 1985-1987 par le grand artiste qui se considérait lui-même comme « un homme brûlé ».

Toutefois, Braga ne souhaite pas se limiter à une dénonciation explicite, mais plutôt ouvrir la voie à diverses interprétations, faisant du feu non seulement un symbole de destruction, mais aussi de régénération. Son regard poétique sur l'état d'urgence de l'humanité s'accompagne ainsi d'un espoir : celui d'un avenir résilient et porteur de renouveau.



O horizonte de eventos #02A, 2024 © Rodrigo Braga Courtesy Salon H





Pedra latente #04, 2023 © Rodrigo Braga Courtesy Salon H



Pedra latente #02, 2023 © Rodrigo Braga Courtesy Salon H



Opostos lado a lado - ovos, 2024 © Rodrigo Braga Courtesy Salon H



Negativo por contato, 2023 © Rodrigo Braga Courtesy Salon H

Conversation entre Rodrigo Braga et Verena Kaspar-Eisert, curatrice du MuseumsQuartier Vienna, à l'occasion de l'exposition Nullpunkt, juillet 2024

Verena Kaspar-Eisert. *Rodrigo, tu es né à Manaus, au cœur de l'Amazonie, où tes parents travaillaient en tant qu'écologues. La vie dans et avec la forêt tropicale t'a profondément marqué, à la fois comme personne et comme artiste. Dans ton travail, tu explores la nature comme un territoire puissant mais blessé. Tu interrogues le comportement humain vis-à-vis de la nature – notre désir de connexion, mais aussi notre exploitation impitoyable.*

Comment tes expériences personnelles influencent-elles ton travail artistique, et quel rôle jouent les connaissances scientifiques et les analyses sociopolitiques ?

Rodrigo Braga. Étant né en Amazonie et entouré en permanence de scientifiques et d'écologistes, j'ai naturellement développé un intérêt pour les questions environnementales dès mon plus jeune âge. Bien que j'aie ensuite déménagé vers des villes côtières comme Recife et Rio de Janeiro, mes racines amazoniennes ont façonné mon imaginaire autour de la faune et de la flore locales. Tout au long de ma vie, j'ai parcouru l'Amazonie et une grande variété de biomes brésiliens, accompagné d'un carnet de croquis, d'un appareil photo, d'un regard attentif et d'une sensibilité à vif. Je suis devenu artiste avec un intérêt particulier pour la biologie, la géologie et les enjeux socio-environnementaux. Mais je ne suis pas devenu écologiste au sens classique du terme comme mes parents ou ma sœur. Je n'agis pas directement dans ce domaine et je ne porte pas les mêmes étendards... Ou peut-être que si, mais de l'intérieur. En tant qu'artiste, je traite de ces sujets de manière indirecte, à travers mon œuvre, en préservant ma liberté et même mes lacunes scientifiques. Les écologistes doivent se faire entendre de façon claire et directe, alors que l'artiste travaille à partir de sa subjectivité et de celle des autres. Pour moi, l'art passe avant tout : mes œuvres seront toujours des interprétations plastiques ou visuelles de mes sentiments face au monde.

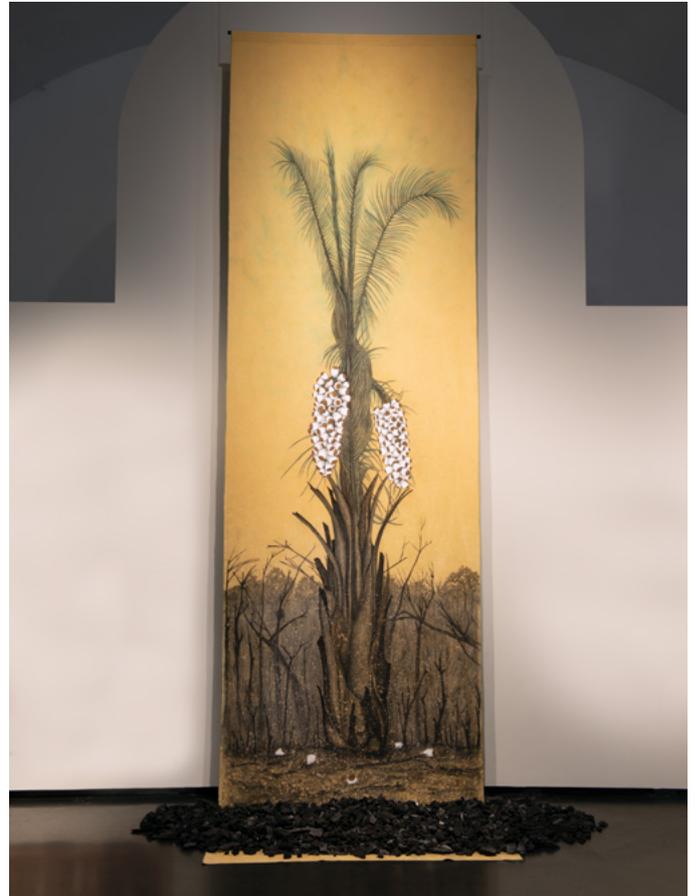
VKE. *Dans tes vidéos plus anciennes, où tu apparais toi-même – comme Provisão (2009) et Mentira repetida (2011) – tu explores notre pouvoir et impuissance face à la nature. Ton œuvre reflète cette ambivalence dans notre relation à l'environnement : entre désir de lien et exploitation féroce. Comment en es-tu venu à cette dichotomie ?*

RB. Oui, c'est vrai. Dans la plupart de mes œuvres, j'aborde des sentiments ambivalents, tout en sachant que je ne suis pas moi-même cohérent. La contradiction est au cœur de l'humain. Je pars souvent de principes opposés : gauche/droite, noir/blanc, positif/négatif. Mais je sais que tout n'est pas aussi clair. Je catégorise de façon provocante, comme une autocritique, pour inviter à réfléchir aux écarts entre discours et actes – notamment en matière d'écologie. Comment défendre l'environnement à l'ère de l'Anthropocène, quand le capitalisme dicte notre destin ? Sommes-nous capables d'un consensus dans un monde polarisé ? Ne sommes-nous pas fondamentalement contradictoires ? Je crois que oui, sans même nous en rendre compte.

Si la modernité nous a apporté des avancées techniques majeures, elle marque aussi notre séparation d'avec la nature. On a appris à la regarder de loin – depuis une fenêtre, sur une peinture, une photo. Pire : à la considérer comme extérieure à nous-mêmes. On parle de nature comme de l'Autre, oubliant que nous sommes aussi des animaux. Nous sommes nature. Nous nous éloignons des savoirs indigènes transmis depuis des millénaires. Pour de nombreux peuples autochtones d'Amérique, tout est nature – y compris le corps humain. Il n'y a pas de différence entre une fougère, une tortue, un humain ou une pierre. Chaque élément a sa force vitale, sa personnalité. Détruire un arbre ou un fleuve, c'est tuer un être humain. Ou plusieurs. Ce savoir, on commence à le comprendre car on subit la violence des réactions naturelles.

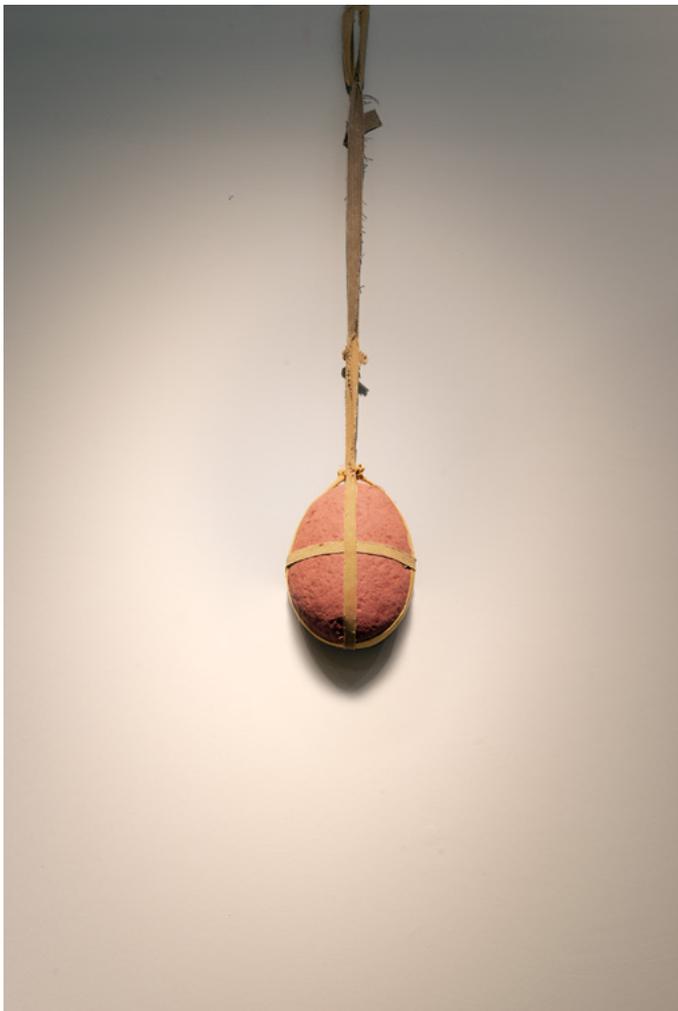
Entre bonnes intentions et mauvais actes, il n'y a souvent qu'un pas. Qui peut dire aujourd'hui qu'il se moque de l'avenir de la planète ? Et pourtant, chacun a un impact important, simplement en vivant dans ce monde dominé par une logique de consommation effrénée et inconsciente. Il est très difficile d'en mesurer la portée de nos actions.

Nous sommes peut-être arrivés à ce « point zéro », terme qui vient de la mécanique quantique, et désigne l'énergie minimale possible dans un système. Mais le zéro absolu n'existe pas. Il reste toujours une part d'énergie, qui peut générer ou non de nouveaux flux, entrer en entropie, ouvrir d'autres possibles. Même ce qu'on croit statique – une pierre, par exemple – contient de l'énergie (des atomes en mouvement lent). Rien n'est vraiment immobile. Point zéro renvoie aussi au point de basculement : l'effondrement des chaînes biologiques, provoqué par nos actions délétères. Arrivés à ce point, même la Terre Mère ne pourrait plus nous sauver. Elle deviendrait si malade que ses mécanismes d'auto-régénération seraient altérés. C'est une perspective désespérante. Mais les scientifiques, artistes et tous les citoyens dotés d'une conscience et d'un peu de compassion doivent agir contre cette catastrophe.



O horizonte de eventos #06, 2024 © Rodrigo Braga Courtesy Salon H





Sans titre (de la série Point zéro), 2025 © Rodrigo Braga Courtesy Salon H

VKE. Pour l'exposition à Vienne, tu as créé de nouvelles œuvres, comme les tissus dessinés divisant l'espace, inspirés des photos de Frans Krajcberg dans les années 1980-90. Pourquoi ce choix, et comment l'as-tu intégré à ton langage visuel ?

RB. Depuis des décennies, l'Amazonie brûle quotidiennement à cause des incendies criminels. Même si je connais la région, que je peux m'en approcher et photographier les feux, j'ai choisi ici de me baser sur les clichés de Frans Krajcberg. En le citant, je voulais créer un lien temporel : rappeler que ce fléau ne date pas d'hier. C'est une réalité connue. J'ai voulu faire résonner son cri, proposer un dialogue entre nos œuvres.

Ce que je propose, c'est un espace-temps. Pas seulement pour regarder les murs d'une galerie, mais pour traverser, s'approcher, s'éloigner, s'asseoir, rester autant qu'on le souhaite.



O horizonte de eventos #06, 2024 © Rodrigo Braga Courtesy Salon H



Pedra latente #02, 2023 © Rodrigo Braga Courtesy Salon H



Pedra latente #01, 2023 © Rodrigo Braga Courtesy Salon H

RB. Depuis des décennies, l'Amazonie brûle quotidiennement à cause des incendies criminels. Même si je connais la région, que je peux m'en approcher et photographier les feux, j'ai choisi ici de me baser sur les clichés de Frans Krajcberg. En le citant, je voulais créer un lien temporel : rappeler que ce fléau ne date pas d'hier. C'est une réalité connue. J'ai voulu faire résonner son cri, proposer un dialogue entre nos œuvres.

Ce que je propose, c'est un espace-temps. Pas seulement pour regarder les murs d'une galerie, mais pour traverser, s'approcher, s'éloigner, s'asseoir, rester autant qu'on le souhaite.

« MES ŒUVRES SERONT
TOUJOURS DES
INTERPRÉTATIONS
**PLASTIQUES OU
VISUELLES DE MES
SENTIMENTS FACE
AU MONDE. »**